

Où en sont les aborigènes d'Australie ?

*Entretien avec Bernard Moizo**

Bernard MOIZO. — Depuis cinq ans environ, il y a de nombreuses manifestations qui traduisent un nouvel intérêt pour les aborigènes (expositions, films, publications) réalisées par des gens très engagés auprès des aborigènes, mais aussi appuyées par le gouvernement australien. Tout cela traduit une certaine culpabilité envers les aborigènes. Je crois d'ailleurs que cette culpabilité a quelque chose à voir avec l'identité australienne blanche.

Y.L. — Les Australiens blancs ont sans doute éprouvé la nécessité de se constituer une représentation historique sur des temps suffisamment longs et ils ont du même coup rencontré les aborigènes.

B.M. — Effectivement, à l'occasion du bicentenaire de l'Australie, il y a eu boycott des célébrations par des aborigènes, mais aussi par des Australiens blancs. En particulier dans les mouvements écologiques et les partis d'extrême gauche, il y a des représentations de l'espace, des symboles de l'identité aborigène accaparés par ces gens-là. La population aborigène a d'ailleurs curieusement fortement augmenté au dernier recensement de juin 1986 (environ de 10 %) alors qu'elle était jusqu'alors en diminution. Que signifie cet accroissement ? Soit des gens se rendent compte que dans certains États les aborigènes ont plus d'avantages que d'autres, soit on se dit appartenir aux aborigènes car désormais, dans toute l'administration y compris la Sécurité sociale, on pose la question : êtes-vous aborigène ? Et le fait le plus remarquable aujourd'hui, c'est que des gens, blancs,

* Anthropologue, ORSTOM.

ou métis pour un seizième ou un trente-deuxième, cherchent à s'identifier au groupe le plus défavorisé : leurs taux de mortalité infantile sont comparables à ceux des pays du tiers monde, les taux d'alcoolisme sont les plus élevés, un aborigène a beaucoup plus de probabilité de se retrouver en prison qu'un Blanc, son espérance de vie est dix ou vingt ans plus courte dans certains États que celle des Blancs, etc.

Y.L. — Comment évalue-t-on la population aborigène ?

B.M. — Au dernier recensement, on a changé le critère qui sert à caractériser la population aborigène. Jusque dans les années soixante, seuls étaient aborigènes les *full-blood*, on refusait l'appartenance à la catégorie aborigène à tous les métis des villes du Sud, par exemple, où ils sont nombreux. Le mouvement qui revendique l'identité aborigène est né d'ailleurs parmi les métis de ces villes du Sud. On évalue la population aborigène au sens large à 110 000 (chiffre de 1981) dont 40 000 de « pure race » ; maintenant on évite de se réfugier dans ces critères physiques ; est reconnue aborigène une personne que d'autres aborigènes reconnaissent comme telle. Ainsi Mansell qui travaille en Tasmanie, qui est le représentant des aborigènes de Tasmanie, se dit descendant de ceux qui ont survécu aux massacres en Tasmanie et il a les cheveux blonds et les yeux bleus. Mais il n'y avait déjà plus depuis longtemps de Tasmaniens de pure race. On estime en effet que les derniers Tasmaniens de pure race ont été massacrés en 1888. Donc les descendants des Tasmaniens étaient des aborigènes déjà métissés.

Y.L. — Pourquoi y a-t-il eu de tels massacres en Tasmanie ?

B.M. — Il est intéressant de noter que sur l'ensemble de l'Australie il n'y a jamais de conflits au départ. Les massacres ont commencé à survenir après un ou deux ans, ou même cinq ans à l'ouest de l'Australie, de sédentarisation de Blancs. Les conflits ont démarré pour le contrôle des points d'eau pour le bétail. Pour les aborigènes, les points d'eau étaient importants au niveau mythique mais aussi économique, et ils n'ont plus accès aux points d'eau monopolisés par les Blancs pour leurs troupeaux. C'est le non-partage qui entraîne le conflit. Rappelons la formule du capitaine Philip : « Je prends possession du territoire australien. »

Les aborigènes ont demandé pour 1988 au gouvernement australien de leur signer un traité de reconnaissance de leur droit de possession du territoire avant l'arrivée des Anglais. On discute actuellement cet accord, sur le modèle de celui des Maoris, en 1870, mais qui n'a été appliqué qu'un siècle plus tard.

Y.L. — Mais en Australie, qui est à l'origine de ce mouvement de reconnaissance ?

B.M. — Il y eut des gens qui ont défendu les aborigènes dès les années vingt. Mais le mouvement a repris à la fin des années soixante. En 1967, de jeunes métis des villes du sud de l'Australie sont venus s'installer à Canberra, en face du Parlement, dans une grande tente, appelée l'ambassade de l'ombre, *Shadow Embassy*, l'ambassade aborigène. Et les aborigènes sont alors venus de tous les points de l'Australie converger vers cette ambassade. Cela ne s'était jamais vu.

Y.L. — Cette prise de conscience des aborigènes correspond-elle à une reprise démographique ? Ainsi dans le cas des Maoris l'accroissement démographique est-il réel ?

B.M. — Dans le cas de l'Australie, si cet accroissement existe, c'est à la périphérie des villes, mais pas dans les villages. Les conditions de vie sont très différentes d'un État à l'autre de l'Australie.

Y.L. — Peut-on faire une géographie des aborigènes ?

B.M. — A l'arrivée des Blancs, les derniers chiffres donnés par deux préhistoriens, Peter White et John Mulvaney, estiment qu'il y avait suffisamment de ressources naturelles en Australie pour subvenir aux besoins d'une population de 500 000 à 750 000 aborigènes compte tenu de leur mode de vie. On évalue les densités de population à 1 hab./50 km² dans le désert central et 8 hab./km² sur les berges des rivières dans le Sud, dans l'actuel État de Victoria, qui est une région très riche. Les populations aborigènes dans cette région étaient sans doute en cours de semi-sédentarisation.

Y.L. — C'étaient des populations préneolithiques qui vivaient de chasse et de cueillette ?

B.M. — Oui, elles n'étaient cependant pas tout à fait nomades, plutôt semi-nomades, elles se déplaçaient selon un cycle sur un territoire bien défini dont elles avaient une représentation assez claire. Il est difficile de parler de frontières, de limites de territoires. Ce qui est sûr, c'est qu'il existait des « cœurs territoriaux », des points centraux qui étaient la propriété d'un groupe précis. A partir de là, il y avait une constellation de ces autres points importants pour d'autres groupes en contact avec ce groupe-là. Il y avait vraiment des contacts entre groupes même très lointains puisqu'on a retrouvé des nacrés du nord-ouest de l'Australie dans le centre, c'est-à-dire à 3 000 ou 4 000 km de leur point de départ. Les routes

d'échanges économiques, matrimoniaux et linguistiques existaient et sont bien connues ; elles sillonnaient toute l'Australie. Du fait de ces échanges, des groupes ont été décimés par la maladie quinze ou vingt ans avant l'arrivée des Blancs jusqu'à eux. Comme en Amérique latine, les rhumes mais aussi l'alcoolisme, le développement de la prostitution et des maladies vénériennes et aussi des changements alimentaires. C'est là que le problème se situe. Certains, de force, d'autres volontairement, se sont sédentarisés autour des Blancs. C'est ce que les aborigènes appellent la « grande piste blanche », c'est-à-dire l'attrait de la farine car dans le désert obtenir de la farine c'est très difficile, il faut écraser des graminées, ce qui prend énormément de temps et là il y avait autant de sacs qu'ils en voulaient. Pour le sucre, ce fut la même chose. Il y a eu des exemples de groupes parcourant 1 500 km à pied simplement pour aller goûter le tabac, puis la deuxième fois ils sont restés un peu plus longtemps et puis la troisième fois ils sont restés définitivement. Il y avait cette profusion de farine, de sucre, de thé, et les bas morceaux de viande, surtout les abats, et enfin le tabac. Aujourd'hui encore, si l'on se poste à la sortie d'un petit magasin du *Bush* australien, les aborigènes ressortent encore avec ces cinq mêmes produits. Dans la famille où j'habitais, constituée de cinq personnes, elles consommaient un kilo de sucre par jour ; d'ailleurs, les aborigènes sont très atteints par le diabète. Ils ont pris goût au sucre. Pourtant, au début, ils n'appréciaient guère le sel et le sucre, puis le dégoût s'est atténué.

On estime donc la population aborigène entre 500 000 et 700 000 personnes ; ils sont répartis sur l'ensemble de l'Australie, sauf à l'extrême Sud-Ouest, dans la région d'Espérance (en Australie-Occidentale) et dans les régions du Mont Kosciusko près de Canberra, car il y fait froid. Dans le Nord tropical il y avait des petits groupes sur de petits territoires, mais où les ressources naturelles sont abondantes, et même aujourd'hui on peut encore subvenir à ses besoins facilement. En revanche, le désert d'Australie-Occidentale est une région très difficile où les gens passaient simplement, avec des densités très faibles.

Y.L. — Les structures sociales des différents groupes d'aborigènes étaient-elles comparables ?

B.M. — Quand on parle d'aborigènes, on parle de dualisme, c'est-à-dire d'une constitution du groupe en deux moitiés avec dans chaque moitié des sections et des sous-sections, avec des règles d'échanges d'une sous-section à une autre très précises. Tout cela a été bouleversé. Il semblerait qu'il y ait eu diffusion linguistique, culturelle et aussi diffusion de ces systèmes de parenté à sous-section, ce qui est compliqué pour nous et si simple pour eux. Il semblerait que tout cela soit parti du centre, de la région d'Alice Springs, près d'où se trouve le grand

monolithe d' Ayus Rock ou Uluru, depuis qu'il a été rendu officiellement aux aborigènes.

Y.L. — Pourquoi la culture et les traditions de ces groupes-là ont-elles pénétré plus que celles des autres ?

B.M. — Je crois que c'est dû au fait que c'étaient les groupes qui vivaient dans les conditions les plus difficiles, avec beaucoup de ressources pour ceux qui savent les trouver, mais où celui qui ne connaît pas peut rapidement mourir. C'étaient de très petits groupes qui bougeaient beaucoup sur de très grands espaces. Ils avaient des contacts avec les groupes voisins, et des échanges linguistiques, matrimoniaux, économiques avec eux. Les groupes du désert bougeaient donc sans cesse. On trouve par exemple des Walpiri sur des surfaces énormes du centre et de l'ouest de l'Australie. Ils connaissaient déjà certaines régions très éloignées de leur territoire bien avant l'arrivée des Blancs. Dans le Nord-Ouest où j'ai travaillé, la région de Kimberley, il semble que les gens des rivières ont donné aux gens du désert l'autorisation de s'établir sur des territoires jusque-là occupés par les gens des rivières, et cela dans les années 1900-1920, autorisation de s'établir d'une façon au moins provisoire, les gens du désert étant refoulés de leur territoire par l'installation des Blancs.

Y.L. — Sur la côte est y avait-il des aborigènes ?

B.M. — Oui, il y a des peuples côtiers. Les « Alpes australiennes » remontent le long de la côte est sur une distance de 20 à 40 km de la côte et constituent une sorte de barrière écologique, mais aussi culturelle avec des groupes plus de l'intérieur.

Y.L. — Et en Tasmanie étaient-ils nombreux, car les conditions de vie devaient être très difficiles ?

B.M. — C'est difficile à dire. Les Tasmaniens avaient des contacts avec les gens qui chassaient le phoque. Les Tasmaniens étaient physiquement différents des autres aborigènes. Ce fut l'un des premiers peuples qui, dit-on, aurait traversé toute l'Australie, ce qui représente des distances considérables.

Y.L. — Pense-t-on aujourd'hui qu'ils aient eu quelques rapports avec les populations mélanésiennes de Nouvelle-Guinée ?

B.M. — On sait désormais qu'il a existé un ancien continent « Sahul » qui allait de l'Indonésie à l'Australie par les îles du détroit de Torres à l'époque où le niveau de la mer était très bas. On pense que la dernière fois où il aurait été possible de se rendre presque à pied sec de Nouvelle-Guinée en Australie c'est aux environs

de - 100 000. Or aucune date aussi ancienne n'a été trouvée en Australie. Les plus anciennes dates repérées en Australie datent de - 40 000 et on les trouve plutôt au sud de l'Australie, près du lac Mungo, par exemple, donc cela signifie que les gens ont traversé l'Australie avant ces dates. Les anthropologues classent à part des aborigènes, les gens du détroit de Torres, d'ailleurs ceux-ci revendiquent leur indépendance — ce que ne revendiquent pas les aborigènes —, ce qui est assez paradoxal compte tenu de leur faible nombre, quelques milliers. Ils sont vraiment mélanésiens, alors que les aborigènes ne le sont pas. On les inclut dans la catégorie des Austronésiens. D'après les groupes sanguins ils viendraient plutôt de l'Inde. Il est vrai que les langues aborigènes ont peu à voir avec les langues mélanésiennes et étaient très diverses sur l'ensemble de l'Australie. Maintenant on a repéré à peu près trente grandes familles de langues qui se subdivisent en des centaines de dialectes.

Y.L. — Le massacre des aborigènes de Tasmanie fut-il vraiment organisé ?

B.M. — C'était tout à fait délibéré et organisé, on touchait tant par tête de Tasmanien, somme qui était payée par le gouverneur de Tasmanie. En Australie, dans chaque État, chaque gouverneur s'est organisé et en Tasmanie ça s'est passé en vase clos et ça s'est très mal passé. Mais il y a eu d'autres massacres en Australie. Dans le Nord, le dernier massacre eut lieu en 1926. Les Blancs s'étaient installés au nord dans les environs de Kimberley vers 1880, ils étaient arrivés au sud de l'Australie occidentale cinquante ans avant. Au début, ça ne se passait pas trop mal entre les colons et les aborigènes, en dehors des pillages. Il se passa environ un an avant qu'il y eût le premier mort, puis ce furent les massacres. Car les aborigènes, voyant des animaux qu'ils ne connaissaient pas sur leur territoire, les ont tués ; en représailles, les colons ont tué les aborigènes. Mais, tout au début, les Blancs ont laissé les aborigènes s'en prendre à leur bétail ; s'ils s'étaient vengés dès le départ en montrant qu'il ne fallait pas tuer leur bétail, peut-être que les choses auraient pu se passer autrement. Ensuite, il y eut des massacres et l'on mettait le feu aux cadavres pour faire disparaître toute trace et jusqu'à la fin des années quarante, si les massacres organisés avaient disparu depuis dix à quinze ans, du moins tirait-on vite. Au début de la colonisation blanche, le gouvernement d'Australie occidentale, par exemple, offrait un certain nombre d'hectares gratuits si l'on y mettait du bétail. Le colon installait sa cabane et le bétail vaguait librement, mais personne ne s'en occupait, il était donc à la merci des aborigènes. Puis par la suite, plutôt que de laisser vivre les aborigènes à leurs dépens sur le bétail, les colons ont proposé aux groupes d'aborigènes contre nourriture de se sédentariser à proximité des cabanes, puis de devenir gardiens de troupeaux. Et il est admis que le succès de l'élevage en Australie est dû en partie au travail des aborigènes qui se révélèrent être bons cavaliers et bons gardiens, bien qu'ils n'aient

jamais fait ni l'un ni l'autre. Les grandes stations d'élevage qui emploient encore de la main-d'œuvre aborigène, ce qui est de plus en plus rare, recherchent des hommes qui ont quarante ans ou plus car les jeunes sont la génération des prestations sociales et non plus celle de l'élevage; on a des aborigènes qui connaissent les avantages des allocations chômage. En vérité, les aborigènes font preuve de très grandes capacités d'adaptation en préservant les aspects fondamentaux de leur culture, comme le « temps du rêve », et globalement on peut dire qu'ils se sont assez bien adaptés aux Blancs.

Y.L. — Pourtant, les méfaits de l'alcoolisme comme pour les Indiens d'Amérique ou du Canada sont réels ?

B.M. — Mais il y a des groupes indiens qui se sont aussi adaptés, et il y a des groupes aborigènes qui ont su s'adapter; certains ont des champs, des arbres fruitiers qui approvisionnent le marché des grandes villes. Puis il y a aussi le petit groupe qui lutte pour sa reconnaissance afin d'obtenir les subventions gouvernementales. Car, paradoxalement, un groupe aborigène ne peut avoir ces subventions et donc vivre que s'il est reconnu comme un groupe constitué avec un président, un trésorier, un secrétaire, quelque chose qui ressemble un peu à nos associations, loi de 1901, une véritable structure administrative à laquelle les aborigènes ne sont bien sûr pas habitués. Ils ont donc recours, pour mettre cela sur pied, soit à des administrateurs du conseil de la terre soit à des conseillers blancs.

Y.L. — Qu'est-ce qu'un conseil de la terre ?

B.M. — Le plus connu, le plus puissant, est celui du centre de l'Australie, Central Land Council. Mais il y a aussi celui du Nord, du Kimberley, etc., un pour chaque État, et qui sont subdivisés. Au début des années quatre-vingt, on pensait en faire une fédération pour promouvoir une identité panaborigène. C'était, à mon sens, une fabrication des leaders politiques australiens et de certains leaders aborigènes, qui voulaient reprendre ces revendications unitaires. Mais je ne crois pas qu'on puisse parler d'une nation aborigène. Par exemple, les gens chez qui j'ai travaillé ne voulaient rien avoir à faire avec le groupe qui était à une vingtaine de kilomètres et encore moins avec d'autres groupes de la région ou de toute l'Australie.

Y.L. — Se faisaient-ils la guerre ?

B.M. — En fait, pas exactement. Il y avait des affrontements entre grands groupes dans le sud-est et l'est de l'Australie. Mais dans les petits groupes, il y avait bien sûr des conflits entre eux, mais il existait des solutions rituelles avant que le conflit ne dégénère. Car, dans un petit groupe de chasseurs-cueilleurs, on

était constamment dans un équilibre très instable, on cherchait donc à éviter les gros conflits. Cependant, le refoulement des aborigènes devant les troupeaux des Blancs a entraîné quelques conflits entre groupes aborigènes. Ainsi certains aborigènes du Queensland ont-ils été employés par les Blancs pour chasser les aborigènes du Kimberley et même les massacrer ; en récompense, on leur accordait généralement une femme du groupe massacré. Les colons blancs qui sont arrivés dans les Kimberley de l'Est sont venus du sud de l'Australie en passant par l'est. Cette traversée avec les troupeaux a pris sept ou huit ans et ces colons ont développé des liens amicaux avec certains rescapés aborigènes qui avaient perdu leur groupe et qui pour survivre devaient s'attacher aux colons blancs.

Y.L. — Revenons aux conseils de la terre : quels sont leurs pouvoirs ?

B.M. — L'Australie est un État fédéral composé de six États et de deux territoires, le territoire du Nord et le territoire autour de la capitale, Canberra. Chacun d'eux comporte un conseil de la terre, mais la législation est différente d'un État à l'autre. C'est dans le territoire du Nord que les aborigènes ont le plus leur mot à dire, puisque au milieu des années soixante-dix on leur a reconnu et restitué des territoires. Pour revendiquer un territoire, il faut montrer qu'il y a une affiliation tant physique que spirituelle au territoire. Ainsi un groupe aborigène qui veut obtenir un territoire auquel il tient fait-il une demande au conseil de la terre. Celui-ci s'adresse à deux anthropologues, un homme et une femme, et les charge de voir si ce groupe était installé là avant l'arrivée des Blancs, ou parfois depuis moins de temps ; il s'agit donc de trouver des individus qui sont des descendants de ceux qui avaient un lien spirituel avec le territoire en question, et qui peuvent prétendre eux-mêmes avoir un certain droit sur ce territoire, au moins avoir eu la transmission des histoires mythiques attachées à ce territoire et, à ce titre, en être « propriétaires ». Certains groupes sur ces territoires restent axés sur l'élevage, mais, hélas, ça ne se fait pas toujours dans de bonnes conditions. Car les aborigènes ont le plus souvent été les employés subalternes des stations d'élevage et ils ne savent pas les gérer correctement quand ils en ont directement la charge ; ils envoient parfois les jeunes se former ou ils font appel à des Blancs comme conseillers pour gérer leur propre bien. D'autres s'installent dans une communauté villageoise, et vivent partiellement de chasse et de cueillette comme dans le Nord, mais ils vont surtout s'approvisionner en ville ; d'autres produisent de l'art aborigène qui se vend bien actuellement.

Y.L. — Ces aborigènes reçoivent des subventions du gouvernement ?

B.M. — Prenons l'exemple des Kimberley, qui est celui que je connais le mieux. J'ai eu accès aux listes des aborigènes vivant dans des stations d'élevage

disséminées le long de la rivière, depuis les années quarante jusqu'aux années soixante-dix. A partir des années quarante, car c'est l'époque où les propriétaires de stations d'élevage ou le manager devaient payer un certain droit, une certaine somme par aborigène, qui était alors pris en charge par l'État quand il était malade. Ces stations recevaient des rations alimentaires de l'État pour nourrir les aborigènes. Il n'y a aucune trace de paiement, de salaire avant 1954. L'aborigène recevait jusqu'alors une chemise par an, un pantalon, une couverture et du sucre, de la farine, de la viande. 90 % des aborigènes ne subsistaient que parce qu'une partie du groupe continuait la chasse et la cueillette. A la saison des pluies, les aborigènes étaient renvoyés de la station car il n'y avait rien à faire pour le bétail ; comme cela on ne les nourrissait plus et ils devaient se livrer à la chasse et à la cueillette pour subvenir à leurs besoins. Après, les salaires furent médiocres et en 1967 une loi stipula que, quelle que soit la couleur de la peau, les employés des stations devaient toucher un salaire identique. Il y avait quelques Blancs assez bien payés et les aborigènes qui touchaient des salaires médiocres. Entre 1967 et 1970, les Blancs se sont donc débarrassés des aborigènes des stations d'élevage, car ils refusaient de payer en espèces les mêmes salaires que ceux versés aux travailleurs blancs. Parfois, on garde deux travailleurs, mais on renvoie leurs familles à l'extérieur du périmètre de la station sous prétexte qu'elles ne travaillent pas sur la station. Des familles installées depuis plusieurs décennies sur des territoires qui étaient même souvent les leurs à l'origine avant l'arrivée des colons blancs sont contraintes de s'installer près de petites bourgades, centres alimentaires d'une région sans ressources. C'est à partir de 1967-1968 que l'État a versé des pensions aux aborigènes. Quand on discutait avec des managers, ils affirmaient que le paiement des salaires leur aurait coûté une fortune, et que les garder avec leur famille leur coûtait déjà suffisamment cher.

L'État a versé tout d'abord des pensions aux veuves, puis aux retraités, puis ce furent les allocations de chômage. En Australie, à seize ans, on peut se déclarer au chômage si l'on peut prouver qu'on n'a pas d'emploi et toucher une allocation pendant des années. Il y eut incontestablement une bonne adaptation des aborigènes de ce point de vue. Maintenant, il y a quelque changement ; le gouvernement a décidé de donner l'argent au groupe qui le redistribue en fonction du travail accompli, mais je doute fort que ce système marche mieux.

Y.L. — Dans le Nord-Ouest, avec les concessions minières, ils doivent toucher des royalties ?

B.M. — Le conseil de la terre du Centre est riche car une partie de ces royalties lui est effectivement reversée. Mais l'accès des aborigènes à ces royalties n'est pas facile malgré ce que prétend la presse australienne. On leur propose de placer ces

revenus ou, plus souvent, de les équiper : on leur fournit des voitures à quatre roues motrices, par exemple. Les compagnies minières ont aussi recours à des anthropologues. Il y a d'ailleurs des conflits entre anthropologues, entre ceux qui travaillent pour les conseils de la terre et ceux qui travaillent pour les compagnies en Australie. Ils jouent en fait un rôle très important et touchent de gros salaires, mais leur travail est difficile et assez fastidieux : sur de grandes distances, il faut rechercher les gens qui connaissent les mythes prouvant que ces gens ont un lien avec ces territoires.

Y.L. — Ce sont des mythes géographiques ?

B.M. — Tout à fait. Ce sont des cartes mentales, des représentations mythiques de l'espace, mais qui ont une véracité. Grâce à ces mythes, les aborigènes peuvent décrire des territoires où ils ne sont jamais allés, c'est fascinant.

Y.L. — Ce sont, somme toute, des géographes sans carte.

B.M. — Il y a vraiment une corrélation étroite entre les représentations de l'espace qu'ont ces gens et les territoires réels. Ces représentations de l'espace sont transmises par oral dans les rituels féminins, d'une part, et les rituels masculins, d'autre part. C'est pour cela qu'il faut deux anthropologues, un homme et une femme, car les femmes ont des sites secrets féminins comme les hommes ont des sites secrets et on ne peut connaître les sites secrets du sexe opposé.

Y.L. — Les aborigènes ont une perception précise des configurations spatiales, mais cela existe-t-il à votre avis chez tous les chasseurs-cueilleurs, comme les Bushmen d'Afrique du Sud, par exemple ?

B.M. — Je crois que oui. On retrouve chez eux cette idée que, quand on dort, l'esprit survole le territoire. Cette idée, qu'on voit le territoire dans son ensemble, on la retrouve aussi chez les Indiens d'Amérique. En fait, ils ont une connaissance parfaite d'un territoire précis et de ses limites.

Y.L. — Est-ce que le monolithe d'Uluru est un lieu vraiment important pour une population qui occupe un si vaste territoire ?

B.M. — Pour comprendre l'importance de certains lieux comme le monolithe d'Uluru, il faut s'imprégner de ces envolées lyriques des aborigènes et connaître leurs façons de représenter les sites ou les histoires mythiques qui correspondent à des lieux particuliers, et à partir de là on peut parfois identifier au cours de déplacements que tel arbre, tel rocher sont des repères particuliers. Quand le titre de propriété du monolithe d'Uluru fut remis au groupe reconnu comme étant le propriétaire légitime, il y eut le plus grand rassemblement aborigène jamais connu jusque-là.

Y.L. — Quelle est la taille des territoires des groupes aborigènes ?

B.M. — Elles sont très diverses ; certains ont quelques centaines de mètres de côté et d'autres plusieurs centaines d'hectares. En Australie, les baux ont une durée de 99 ans, donc les groupes récupèrent les terres pour cette durée.

Y.L. — Quelle évolution peut-on prévoir pour les aborigènes ?

B.M. — C'est très difficile. Par exemple, les aborigènes des Kimberley ont réclamé un programme différent d'attribution des subventions. La communauté reçoit désormais en une fois l'ensemble des subventions allouées à chaque individu au cours d'une année — environ 4 millions de dollars pour 400 individus —, qui sont redistribuées à ceux qui y ont droit, mais en échange d'un travail. Que fait-on de cet argent ? Sur 400 individus, 250 sont au chômage. Ils ont d'abord retapé leur maison, puis suivi des cours pour les premiers soins, par exemple. En novembre 1988, j'y suis retourné. J'étais parti en mars 1987 ; à cette époque, il y avait trois Blancs employés par la communauté ; en novembre 1988, ils étaient neuf, pour un programme qui était censé valoriser l'autonomie, l'autogestion. C'est quand même un problème, car les aborigènes n'ont pas la formation nécessaire pour s'autogérer.

Y.L. — Pourriez-vous définir ce qu'est exactement une communauté aborigène ?

B.M. — En fait, au moment du renvoi de la main-d'œuvre des stations d'élevage, on a concentré parfois de force, dans des villages, des groupes qui n'avaient pas grand-chose de commun, et l'on a décidé qu'ils formaient désormais une communauté régie par une loi australienne avec un président, un trésorier, un secrétaire, sans tenir compte de la structure interne de ce groupe, en les associant avec d'autres communautés, d'autres groupes sur des programmes de gouvernement, avec des emplois communautaires, du matériel en commun. Mais il y a des conflits entre les différents groupes d'une même communauté, et ceux-ci ne sont jamais pris en compte dans les programmes gouvernementaux. J'ai cherché à comprendre la nature des conflits internes pour voir comment ils pourront se régler.

Y.L. — Va-t-on arriver, ne serait-ce que par l'action des médias, à l'idée d'un peuple aborigène ? Est-ce une idée qui fait son chemin ?

B.M. — Les gens sont de plus en plus sensibilisés aux problèmes des aborigènes, mais peut-on parler d'un peuple aborigène ? Je ne pense pas.

SOMMAIRE

O.R.S.T.O.M.

Fond Documentaire

N° : 27077 ex 1

Cote : B

Date : 14-11-89



- 3. Éditorial : Australasie, *Yves Lacoste*.
- 15. Le système politique indonésien : quel devenir ?, *François Raillon*.
- 40. Indonésie : stratégies japonaises, *Pascal Lorot*.
- 45. L'Aceh, ou le retour d'un bastion de l'Islam en Indonésie, *Rodolphe de Koninck*.
- 57. Les musulmans indonésiens : aspirations d'hier et frustrations d'aujourd'hui, *François Raillon*.
- 78. Où sont les Philippines ?, *Rodolphe de Koninck*.
- 92. La crise des Philippines, *Pierre Rousset*.
- 115. Les Moros : Barbaresques des mers orientales, *Ghislain Loyre et Alain Rey*.
- 132. Mélanésie, Nouvelle-Guinée : quelques chemins depuis l'indépendance, *Maurice Godelier*.
- 146 . Où est l'Australie ?, *Jean-Christophe Victor*.
- 156. Où en sont les aborigènes d'Australie ?, *Bernard Moizo*.

167. Hérodote en plus. Voir p. 2